

muss, wenn der Gläubiger dann später doch wieder den Weg der Zwangsvollstreckung beschreiten will. Indessen liegt ein Rückzug, wie im bereits angeführten Entscheide ausgesprochen, nur in einer dahingehenden an das Betreibungsamt gerichteten Erklärung, wogegen mit einer Erklärung an den Schuldner, des Inhalts, die Betreibung werde zurückgezogen, nur entweder eine Verpflichtung eingegangen wird, dies alsbald gegenüber dem Betreibungsamt zu tun, oder aber der Schuldner ermächtigt wird, von der Erklärung des Gläubigers als einer wenn auch nicht unmittelbar an das Betreibungsamt, so doch zu dessen Händen abgegebenen Rückzugserklärung Gebrauch zu machen, indem er sie an das Betreibungsamt weiterleitet. Jedenfalls ist die Betreibung erst in dem Augenblick wirksam zurückgezogen, in dem das Betreibungsamt eine einwandfreie Rückzugserklärung erhält, nicht schon bei Abgabe einer dahingehenden Willensäusserung des Gläubigers an den Schuldner. Hier nun fehlt es an einer vom Gläubiger dem Betreibungsamt selbst abgegebenen Rückzugserklärung. Dagegen fragt sich, ob der Schuldner nicht befugt gewesen wäre, die ihm abgegebenen Erklärungen dem Betreibungsamt als zu dessen Händen abgegebene Rückzugserklärungen zu unterbreiten. Wenn BGE 59 III 136 hierfür eine ausdrückliche und schriftliche Vollmacht verlangt, so versteht sich dies für den Fall, dass, wie damals, die Rückzugserklärung nur eine von mehreren Vertragsklauseln ist. Im vorliegenden Falle liegt jedoch eine selbständige Erklärung des Gläubigers vor, die ihrem Wortlaute nach nicht wohl anders als zu Händen des Betreibungsamtes abgegeben sein konnte. Nun hat aber der Schuldner die Erklärung nicht an das Betreibungsamt eingereicht und auch in dem erst am 25. Juni 1942 vom Gläubiger angehobenen Rechtsöffnungsverfahren sich nicht auf die Rückzugserklärung berufen. Es braucht nicht geprüft zu werden, wieweit dieses Verhalten einen Beweis für die vom Gläubiger behauptete unerfüllte Bedingung bilde, an die der Rückzug der Betreibung

geknüpft worden sei. Vielmehr fällt die Rückzugserklärung für die Betreibungsbehörden einfach deshalb ausser Betracht, weil sie dem Betreibungsamt vom Schuldner erst anlässlich des Pfändungsvollzuges unterbreitet wurde, als sie durch das Fortsetzungsbegehren des Gläubigers überholt war. Denn wenn das Betreibungsamt eine, sei es auch zu seinen Händen dem Schuldner abgegebene Rückzugserklärung erst nach Empfang einer gegenteiligen direkten Erklärung des Gläubigers selbst erhält, so darf es jene nicht mehr berücksichtigen. Solchenfalls ist, wie der Rekurrent mit Recht geltend macht, der Schuldner, wenn er (unter Vorbehalt der vom Gläubiger vorzubringenden Einwendungen) auf der Verbindlichkeit der Rückzugserklärung beharren will, in der Tat darauf angewiesen, im Sinne von Art. 85 SchKG an den Richter zu gelangen.

Demnach erkennt die Schuldbetr.- u. Konkurskammer :

Der Rekurs wird gutgeheissen und das Betreibungsamt angewiesen, die Pfändung zu vollziehen.

3. Arrêt du 27 janvier 1943 dans la cause Marmillon.

Procédure d'épuration des registres des pactes de réserve de propriété.
Ordonnance du T. F. du 29 mars 1939, art. 3.

Est nulle et de nul effet la procédure d'épuration qui n'a pas fait l'objet d'un avis paru dans les deux derniers numéros de février de la Feuille officielle suisse du commerce et de la Feuille officielle cantonale.

Unterbleibt bei *Bereinigung der Eigentumsvorbehaltregister* die in Art. 3 der Verordnung des Bundesgerichtes vom 29. März 1939 vorgeschriebene Auskündigung in den zwei letzten Februarnummern des Schweizerischen Handelsamtsblattes und des kantonalen Amtsblattes, so ist das Bereinigungsverfahren rechtsunwirksam.

Appuramento dei registri dei patti di riserva della proprietà ; art. 3 del regolamento 29 marzo 1939 del Tribunale federale.

È nulla e di nullo effetto la procedura di appuramento che non sia stata annunciata con un avviso pubblicato nei due ultimi numeri del mese di febbraio del Foglio ufficiale svizzero di commercio e del Foglio ufficiale cantonale.

En janvier 1934, Dame Louise Marmillon a vendu à Dame Hartmann divers objets mobiliers dont elle s'est réservé la propriété jusqu'à paiement du prix. Cette réserve a fait l'objet d'une inscription dans le registre des pactes de réserve de propriété du district de Lausanne.

En février 1940, le Tribunal cantonal vaudois a ordonné l'épuration de tous les registres de réserve de propriété du canton, toutes les inscriptions relatives aux pactes enregistrés avant le 1^{er} janvier 1935 devant être radiées sauf opposition.

Dame Marmillon a fait opposition.

Une nouvelle épuration visant cette fois-ci tous les pactes enregistrés avant le 1^{er} janvier 1937 a été ordonnée par le Tribunal cantonal le 27 février 1942. Cette décision a été publiée dans la Feuille des avis officiels du Canton de Vaud le 3 mars 1942 et dans la Feuille officielle suisse du commerce le 4 du même mois.

Dame Marmillon n'a pas fait opposition. Ayant invoqué quelques mois plus tard son droit de propriété, elle apprit que la réserve de propriété ne figurait plus dans le registre, ayant été radiée à la suite de la décision prise par le Tribunal cantonal le 27 février 1942. Elle a alors porté plainte devant l'autorité inférieure de surveillance en demandant que la radiation fût tenue pour nulle et non avenue. Elle soutenait en résumé que l'opposition faite par elle le 29 mars 1940 avait fait courir un nouveau délai de cinq ans durant lequel la réserve de propriété subsistait.

Par décision du 26 novembre 1942, l'autorité inférieure de surveillance a rejeté la plainte.

Sur recours de la plaignante, cette décision a été confirmée par l'autorité supérieure le 29 décembre 1942.

Dame Marmillon a recouru à la Chambre des poursuites et des faillites du Tribunal fédéral en concluant à ce qu'il plaise à celle-ci réformer la décision attaquée en ce sens que « le pacte de réserve de propriété ... doit être rinscrit sous un autre numéro, vu l'opposition formulée le 29 mars 1940 » et, subsidiairement, dire que « ladite inscrip-

tion doit être maintenue pour une durée de cinq ans dès le 29 mars 1940, ce nonobstant les procédures d'épuration ordonnées depuis lors ».

Considérant en droit :

L'autorité supérieure de surveillance a déjà fait bonne justice de l'opinion selon laquelle l'opposition à la radiation de l'inscription d'un pacte de réserve de propriété ferait toujours courir un délai de cinq ans durant lequel le créancier serait assuré de rester au bénéfice de sa garantie, quelles qu'aient pu être les procédures d'épuration ordonnées dans l'intervalle. Cette opinion ne trouve aucun point d'appui dans l'ordonnance. Tout comme l'ordonnance du 4 mars 1920, celle du 29 mars 1939 qui l'a remplacée part du principe que le défaut d'opposition dans le délai fixé par les publications entraîne de plein droit la radiation de l'inscription et la perte du droit de propriété. Mais, à la différence de la première qui laissait aux autorités cantonales la faculté de choisir le moment de l'ouverture de la procédure d'épuration et partant de la publication de la sommation aux créanciers, la seconde décide expressément en son art. 3 que les avis relatifs à une telle procédure seront publiés « dans les deux derniers numéros de février de la Feuille officielle suisse du commerce et de la feuille officielle cantonale ». On s'était rendu compte en effet, à la suite des expériences faites sous l'empire de l'ordonnance ancienne, qu'en exigeant des créanciers qu'ils consultent pour ainsi dire journalièrement les feuilles officielles en quête d'un avis les mettant dans la nécessité d'intervenir s'ils entendaient sauvegarder leurs droits, on dépassait en réalité le but de l'institution, celle-ci n'étant inspirée après tout que par des considérations d'ordre pratique (cf. art. 1^{er} de l'ordonnance du 29 mars 1939). Actuellement, par conséquent, les créanciers intéressés ne sont plus tenus de consulter qu'un des deux numéros indiqués à l'art. 3 et il en résulte que s'ils n'y trouvent pas d'avis les concernant, ils sont

fondés à en conclure en toute sécurité que leur inaction ne risque pas d'entraîner la radiation de leur inscription, autrement dit qu'ils sont toujours au bénéfice de leur garantie. Or s'il en est ainsi, il faut admettre qu'une procédure d'épuration au sujet de laquelle les avis et sommations requis n'ont pas été publiés selon la prescription de l'art. 3 de l'ordonnance est irrémédiablement viciée dès son origine et que les radiations auxquelles elle a pu donner lieu doivent être tenues pour nulles et de nul effet.

La Chambre des poursuites et des faillites prononce :

Le recours est admis et la décision attaquée réformée en ce sens que la radiation de l'inscription qui garantissait le droit de propriété de la recourante est annulée.

4. Auszug aus dem Entscheid vom 4. Februar 1943 i. S. Schlegel.

Kompetenzqualität.

Zu den « dem Schuldner und seiner Familie für zwei Monate notwendigen Nahrungsmitteln » im Sinne des Art. 92 Ziff. 5 SchKG. können auch lebende Kleintiere wie Kaninchen gehören (Änderung der Rechtsprechung).

Insaisissabilité.

Certains animaux vivants, tels que des lapins, par exemple, peuvent être rangés parmi les « denrées alimentaires »... « nécessaires au débiteur et à sa famille pour deux mois », conformément à l'art. 92 ch. 5 LP (changement de jurisprudence).

Impignorabilità.

Certi animali vivi, come, ad esempio, conigli, possono essere considerati quali « provviste di vitto... necessarie al debitore ed alla sua famiglia per due mesi » a' sensi dell'art. 92 cifra 5 LEF (cambiamento della giurisprudenza).

Tatbestand :

Das Betreibungsamt Sargans erklärte in einer Betreibung gegen Anton Schlegel-Pfiffner dessen 32 Kaninchen für unpfändbar. Auf Beschwerde des Gläubigers wies die untere kantonale Aufsichtsbehörde das Betreibungsamt an, die

Kaninchen im Rahmen von Art. 92 Ziff. 5 SchKG zu pfänden. Die obere Aufsichtsbehörde, an die der Schuldner rekurrierte, sprach den Kaninchen die Kompetenzqualität nach Ziff. 4 oder 5 dieses Artikels ab.

Das Bundesgericht hiess die Weiterziehung des Schuldners dahin gut, dass es den angefochtenen Entscheid aufhob und die Sache zu neuer Beurteilung an die Vorinstanz zurückwies, im Sinne folgender

Erwägungen :

Die Vorinstanz macht unter Hinweis auf BGE 42 III 396 geltend, die Kaninchen könnten nicht unter den Begriff der « dem Schuldner und seiner Familie für zwei Monate notwendigen Nahrungs- und Feuerungsmittel » gemäss Art. 92 Ziff. 5 SchKG gefasst werden, ansonst auf diesem Umwege die Ziff. 4 desselben Artikels illusorisch werde, deren abschliessende Aufzählung der für die Ernährung der Schuldnerfamilie unentbehrlichen Tiere die Kaninchen nicht enthalte. Allein diese Auslegung verkennt den grundlegenden Unterschied zwischen den beiden Ziffern : Das in Ziff. 4 genannte Gross- und Kleinvieh ist offenbar wegen des von ihm abgeworfenen laufenden Ertrages unpfändbar, also in seiner Eigenschaft als Produktionsmittel (Kapital) ; seiner Unpfändbarkeit ist denn auch keine zeitliche Grenze gesetzt. « Nahrungsmittel » im Sinne der Ziff. 5 dagegen sind Ess- und Trinkwaren, die lediglich zum unmittelbaren Verbrauch bestimmt sind ; unpfändbar ist hievon nur, was zur Ernährung der Schuldnerfamilie für 2 Monate erforderlich ist. Es ist nicht einzusehen, weshalb tierische Produkte nicht unter diesen Begriff fallen sollten, sind sie doch nach landläufiger Auffassung für die menschliche Ernährung nicht minder wichtig als pflanzliche. Auch lebende Tiere, zum mindesten Kleintiere wie Kaninchen, kommen in Betracht, sofern sie binnen der 2 Monate schlachtreif werden, was nach den Akten des vorliegenden Falles wenigstens für 12 Tiere zuzutreffen scheint. Gegebenenfalls hätte es auch